

H-France Review Vol. 15 (April 2015), No. 42

Jean-Louis Cornille, *Chamoiseau... fils*. Paris: Hermann Editeurs, 2014. 148 pp. 21.00€. ISBN 978-2-7056-8806-6.

Compte rendu par Lydie Moudileno, University of Pennsylvania.

C'est une étude d'une grande perspicacité et d'une grande originalité que présente Jean-Louis Cornille dans *Chamoiseau... fils*. On est frappé, d'emblée, par le titre laconique et peu académique: « Chamoiseau... fils. » Le reste de l'ouvrage nous convaincra que l'homographie de « fils » qui ouvre à la fois au registre de la filiation et à celui du textile, s'avère superbement porteuse pour parcourir et élucider l'œuvre considérable du Martiniquais Patrick Chamoiseau. De *Chronique des sept misères* qui lance sa carrière de romancier en 1986, en passant par *Solibo Magnifique*, *Texaco* qui lui vaut le prix Goncourt en 1992, *L'esclave vieil homme et le molosse*, la belle trilogie *Une enfance créole*, le monumental *Biblique des derniers gestes* et le récent *L'empreinte à Crusoe*, Chamoiseau est l'auteur d'une douzaine de romans, de scénarios de films, et de livres pour la jeunesse. On le connaît également comme essayiste, auteur d'études sur l'histoire, la littérature et l'identité culturelle des Antilles, dont le mémorable *Eloge de la créolité* qui secoua les études caribéennes à la fin des années quatre-vingt.

Autour des deux sens possibles de « fils » (« enfant[s] » ou « liens »), et en les imbriquant, Jean-Louis Cornille s'intéresse à deux aspects de la trajectoire et de l'œuvre de l'auteur. Premièrement, à Chamoiseau comme « fils de... », c'est-à-dire à la question de la filiation littéraire de l'auteur, en tant qu'il se situe—ou qu'on le situe—en relation avec un certain nombre de pères intellectuels. A l'heure où Cornille publie son essai, deux « aînés » de la littérature antillaise, martiniquais comme Chamoiseau, viennent de disparaître, à quelques années d'intervalle. Aimé Césaire en 2008 et Edouard Glissant en 2011. Si, comme l'écrit Cornille, « au départ, il y a cette écriture qui se forme à partir d'une absence, d'une disparition: celle du conteur traditionnel » (p. 8), on comprend rapidement qu'une autre disparition, celle des pères littéraires que furent Césaire et Glissant, rend plus pertinente encore l'interrogation de la « posture du fils » au vingt-et-unième siècle. Dans le cas de Césaire, il s'agit d'une relation complexe faite d'anxiété d'influence, de velléités parricides et de désaccords politiques. Dans le cas de Glissant, le rapport à l'aîné est au contraire caractérisé par l'harmonie totale et la posture admirative du disciple, qui a d'ailleurs donné lieu à de nombreuses collaborations entre les deux hommes. Jean-Louis Cornille fait bien de ne pas s'attarder sur les formes et enjeux de cette double filiation martiniquaise, qui a déjà été largement commentée, y compris par Chamoiseau lui-même.

L'originalité de *Chamoiseau... fils* réside justement dans la mise à jour d'autres réseaux littéraires, lorsque Cornille sort des familles littéraires attendues et se donne la liberté de tisser ses propres liens intertextuels. C'est ce deuxième aspect qui constitue le véritable sujet du livre. Suivant des indications explicites autant que des signaux plus subtils, l'œuvre de Chamoiseau est ainsi relue afin de mettre en évidence des intertextualités dans le sens le plus large du terme. L'ouvrage est organisé en sept chapitres encadrés par un « prélude » et un « postlude » de quelques pages chacun.

Dans le premier, Chamoiseau est mis en dialogue avec le Congolais Alain Mabanckou et la Mauricienne Natacha Appanah. C'est l'occasion de belles analyses sur le thème récurrent de l'écriture et de la lecture dans le contexte postcolonial, notamment autour des trois topoi qu'identifie Cornille: « la scolarité

pénible, la bibliothèque éparpillée, et l'allégorisation de l'écriture » (p. 17). Les pages sur les particularités et les similarités dans la fréquentation de livres dans l'élaboration de ce que l'auteur appelle la « bibliothèque désordonnée » du sujet postcolonial sont particulièrement perspicaces (p. 21 ; le titre du chapitre). Le deuxième essai continue à creuser la question du rapport scolaire à la lecture, à partir de la trilogie *Une enfance créole* de Chamoiseau, qui appelle presque naturellement, dans ses considérations génériques, des renvois à Michel Leiris et Jean-Paul Sartre pour l'autobiographie et le récit d'enfance. Plus originale, la comparaison de la représentation du « négrillon » dans la salle de classe avec la célèbre scène du « Charbovari » de Flaubert illustre bien la thèse de l'auteur selon laquelle le récit d'enfance martiniquais réalise ici « la même opération que les auteurs réalistes du XIXe siècle: la fusion stylistique entre une parole autrefois exclue de l'écrit parce que jugée (sic) mineure, enfantine ou innommable—en l'occurrence le créole » (p. 47).

Sans passer en revue tous les chapitres, on remarquera, de l'un à l'autre, le même souci d'établir ou de renforcer des ponts entre des projets romanesques d'une grande diversité. Ainsi, dans le chapitre « Soul limbo féérique », qui joue sur les sonorités de « Solibo Magnifique », Cornille démontre à quel point, par sa créolisation de la langue française, Chamoiseau « cherche à réussir ce qu'avant lui Céline avait fait pour le français, en l'ouvrant sur l'argot: par le biais du créole, cette fois » (p. 56). La « rencontre entre Chamoiseau et Céline » (p. 65) y sert aussi à souligner une paternité somme toute paradoxale de Céline en tant qu'inspirateur et modèle de toute une génération de romanciers antillais et africains: « Ce sont eux, ses véritables héritiers », conclut l'auteur (p. 67).

Le fil intertextuel de *Robinsonades*, et avec lui le *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Tournier domine d'autres chapitres où il est rattaché aux romans plus récents de Chamoiseau, dont *L'esclave vieil homme et le molosse* et *L'Empreinte à Crusoe*. La rencontre la plus surprenante, et du coup la plus engageante pour les familiers de Chamoiseau, a lieu dans le cinquième chapitre. Elle constate, en l'absence de références explicites à Melville chez Chamoiseau, des "recouplements...inversions correctrices" (p. 107) entre *Biblique des derniers gestes* et une nouvelle d'Herman Melville "Benito Cereno". Le geste est intéressant pour plusieurs raisons: Parce qu'il fait sortir la problématique intertextuelle de son aire linguistique en connectant le texte à un auteur américain. Par ailleurs s'il est d'usage, surtout après Glissant, d'invoquer Faulkner dans la littérature antillaise, la référence à Melville est inédite; parce qu'elle travaille des fils extrêmement ténus, la démonstration intertextuelle est subtile. Autant on apprécie l'attention aux échos onomastiques par exemple, autant on pourrait avancer que des analogies narratives entre la nouvelle de Melville et *Biblique* ne ressortent finalement que d'une matière historique commune, à savoir les rebellions d'esclaves sur les bateaux négriers; enfin parce que l'analyse prend le risque, en relevant une série d'allusions "troublantes" (p. 102) de suggérer la question du plagiat. Ceci dit, c'est pour l'évacuer presque immédiatement: "La référence à Melville constituerait au pire une citation soigneusement masquée, au mieux une simple coïncidence. Impossible de trancher: nous restons à notre tour dans l'incertitude la plus complète à ce sujet" (p. 107). Au final, la théorie glissantienne de la Relation —le recours au père, donc— vient lever le soupçon et légitimer, selon Cornille, le jeu imprévisible des textes entre eux: « les livres s'interpellent entre eux, entrent en Relation, s'attirent ou se repoussent à l'insu de leur scripteur » (p. 108).

D'un chapitre à l'autre de *Chamoiseau... fils*, des bibliothèques évidentes ou dissimulées sont ainsi exposées par Jean-Louis Cornille, déployant chaque fois davantage l'envergure littéraire des romans étudiés et de l'œuvre dans son ensemble. Si Jean-Louis Cornille est capable de mener cette exploration de manière convaincante, c'est grâce une double érudition: D'une part sa connaissance de l'œuvre de Chamoiseau, évidente dans les innombrables et minutieuses connections qui sont établies d'un texte à l'autre. D'autre part, et c'est ce qui contribue à l'originalité de ses interprétations intertextuelles, grâce à sa fréquentation du canon de la littérature française des XIXe et XXe siècles. Jean-Louis Cornille est un spécialiste de littérature française. Essayiste prolifique, il est l'auteur de monographies sur Rimbaud, Apollinaire, Céline, et Bataille, et son travail sur Chamoiseau porte évidemment la marque de ces fréquentations.

Au-delà du cas particulier de Chamoiseau, l'étude de Cornille nous invite à penser la question de l'intertextualité dans le contexte postcolonial de manière tout à fait nouvelle, et surtout provocante, en suggérant que pour l'auteur postcolonial, le rapport aux sources implique un jeu entre les sources revendiquées et d'autres plus problématiques. Autrement dit, entre des paternités assumées et d'autres parfois moins avouables.

Ainsi, explique Cornille, il se pourrait que « si un auteur nous montre aussi ouvertement ses sources, c'est peut-être pour éviter que nous n'allions en chercher d'autres. Celle que l'auteur nous désigne ouvertement ici en masque une autre, peut-être, plus fondamentale, qu'il préfère nous cacher. Et ce serait celle-là, la véritable source. Une source, dans ce cas-ci, tenue d'autant plus secrète qu'elle découle de France » (p. 80). La question de la filiation et de la reconnaissance est posée ici en des termes qui montrent l'auteur postcolonial voué, plus que tout autre peut-être, à négocier ses affiliations littéraires. Venant du « fils », certaines ascendances ou influences littéraires, quoique fondamentales à l'écriture, seraient ainsi délibérément « masquées » au profit de paternités plus acceptables. Et, selon Cornille, plus la source serait proche de la Métropole (coloniale), plus il faudrait la dissimuler, derrière des renvois explicites à des familles moins contestables, comme celle des Amériques par exemple. Il aurait été intéressant de poursuivre cette hypothèse de la visibilité/invisibilité des sources, tout comme il serait intéressant de l'examiner méthodiquement pour la littérature antillaise et africaine dans son ensemble: Comment l'auteur postcolonial francophone négocie-t-il son rapport aux sources? Dans quelle mesure expose-t-il stratégiquement sa/ses bibliothèques? Quels auteurs et genres sont privilégiés? Quelles hiérarchies et quelles anomalies (on pense à Céline) ressortent de ces choix? Revenant à Chamoiseau, on pourrait se demander également dans quelle mesure son paysage intertextuel s'est modifié depuis les années quatre-vingt, et, le cas échéant, le mettre en rapport non seulement avec ses différents projets d'écriture, mais également avec l'évolution du statut de l'auteur, notamment après le prix Goncourt de 1992, et la disparition de ses aînés au début des années deux mille.

La seule critique que l'on peut opposer à *Chamoiseau... fils* nous ramène à la question de la filiation. En effet, d'un côté, Cornille se montre souvent réfractaire à une approche verticale des connections intertextuelles. Suivant Glissant, par exemple, il invoque le rhizome deleuzien afin de nous inviter à penser une horizontalité des rapports entre auteurs: Il s'agit autant de se « dégager des vieilles ornières textuelles » (p. 143) en osant des dialogues improbables, que de se défaire de l'historiographie généalogique, où les accomplissements des fils se disent en termes d'héritage. Si, effectivement, la logique patrimoniale, la sacralité du père et « l'axe vertical de la filiation » (p. 140) sont mis à mal par la mise à plat au profit d'une diversalité (toute glissantienne) des affiliations, il n'en reste pas moins que la posture de Chamoiseau en tant que « père » est passée sous silence. Quid de « Chamoiseau, père »? A l'heure où l'on célèbre le vingt-cinquième anniversaire de *l'Eloge de la créolité*, à l'heure où Chamoiseau est peut-être à l'apogée de sa consécration institutionnelle, quels « fils » a-t-il à son tour tendu du côté des Antilles, de la Métropole, et au-delà?

« On dirait que [Chamoiseau] s'adonne à une quête de plus en plus anonyme de la littérature elle-même, dont l'essence consisterait en un pur geste de transmission, de passage. Il faut que ça continue, que ça se prolonge, que ça ne cesse de devenir et de revenir afin de ne pas mourir » écrit Cornille dans son prélude, avant de poser à l'œuvre les questions suivantes: « Comment transmettre ce legs? Que ramasseront dans ces livres les lecteurs à venir? Que glaneront-ils afin, à leur tour, de continuer à transmettre à autrui? » (pp. 9-10). Le livre laissera en suspens ces questions qui renvoient non plus à un amont de la filiation, mais à la question de la descendance, ou en tout cas d'une paternité culturelle de Chamoiseau lui-même. Mais ce serait l'objet d'un autre livre.

Ce n'est pas la première fois qu'une étude universitaire est consacrée à l'écrivain martiniquais. Ces dernières années ont en effet vu la parution d'une demi-douzaine de monographies, alors que la production de Patrick Chamoiseau s'amplifie de manière constante. On notera, (outre les innombrables

---

articles) les ouvrages de Lorna Milne, de Maeve McCusker, de Dominique Chancé, de Wendy Knepper, et de Samia Kassab-Charfi. [1] L'étude de Jean-Louis Cornille y ajoute un ensemble de lectures érudites et inédites, menées avec brio, et dans un style d'une grande fraîcheur.

#### NOTE

1. Lorna Milne, *Patrick Chamoiseau: Espaces D'une Écriture Antillaise* (Amsterdam: Rodopi, 2006) ; Maeve McCusker, *Patrick Chamoiseau: Recovering Memory* (Liverpool: Liverpool University Press, 2007) ; Dominique Chancé, *Patrick Chamoiseau, Écrivain Postcolonial Et Baroque* (Paris: Champion, 2010) ; Wendy Knepper, *Patrick Chamoiseau: A Critical Introduction* (Jackson: University Press of Mississippi, 2012) ; et Samia Kassab-Charfi, *Patrick Chamoiseau* (Paris: Gallimard, 2012).

Lydie Moudileno  
University of Pennsylvania  
[moudilen@sas.upenn.edu](mailto:moudilen@sas.upenn.edu)

Copyright © 2015 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172